

Virginia Woolf

La femme au miroir

et autres récits

*Traduit de l'anglais et préfacé  
par Fanny Quément*

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

La femme au miroir

## Le point sur le mur

Peut-être était-ce à la mi-janvier de cette année que pour la première fois j'ai levé la tête et vu le point sur le mur. Pour situer un souvenir dans le temps, il faut se remémorer ce que l'on voyait. Alors je revois le feu, le voile de lumière jaune qui venait couvrir chaque page de mon livre, les trois chrysanthèmes dans le vase en cristal rond posé sur la cheminée. Oui, ce devait être l'hiver, et nous venions de prendre le thé car je fumais une cigarette, je m'en souviens, quand j'ai levé les yeux et vu pour la première fois le point sur le mur. J'ai levé les yeux puis mon regard a percé la fumée de ma cigarette et s'est brièvement posé sur les braises, et ce vieux rêve, celui de l'oriflamme écarlate au sommet de la tour du château, me revint à l'esprit, et je revis la troupe des chevaliers rouges monter le flanc du roc noir. La vue du point interrompit le rêve et ce fut presque une délivrance, car ce rêve est un vieux

rêve, un rêve machinal, qui me vient peut-être de l'enfance. Le point était un petit point rond, noir sur le mur blanc, quinze ou vingt centimètres au-dessus de la cheminée.

Comme elles se précipitent sur un nouvel objet, nos pensées, pour le déplacer un peu, avec l'empressement des fourmis qui transportent un brin de paille, et soudain l'abandonnent... Si ce point était la trace d'un clou, il ne marquait certainement pas l'emplacement d'un tableau, mais plutôt celui d'une miniature – la miniature d'une femme aux boucles poudrées, aux joues de porcelaine, aux lèvres pareilles à des œillettes rouges. Du faux vieux, bien sûr ; c'était le genre de logique qu'auraient suivie les propriétaires précédents : quelque chose à l'ancienne pour une maison d'un ancien temps. Ils étaient comme ça, ces gens – des gens très intéressants, à qui je pense très souvent, n'importe où, bizarrement, presque sans raison, parce qu'on ne les verra plus jamais, on ne saura jamais ce qu'ils sont devenus. Ils voulaient quitter cette maison parce qu'ils s'étaient lassés de son style, disait l'homme, et l'homme expliquait qu'il n'y avait selon lui pas d'art sans idées quand nous avons été arrachés à notre conversation, comme un train vous arrache à la petite vieille sur le point de servir le thé, au jeune homme sur le point de frapper la balle de tennis

dans le jardin d'une villa suburbaine qu'à toute allure votre wagon dépasse.

Mais concernant le point sur le mur, j'hésite, je doute qu'il vienne d'un clou finalement : il est trop gros, trop rond pour cela. Je pourrais me lever, mais si je me levais pour l'observer de près, dix contre un que je ne serais pas plus sûre de moi : à chose accomplie, origine inconnue. Ah, pauvre de moi, le mystère de la vie ! L'imprécision de la pensée ! L'ignorance de l'humanité ! Pour montrer à quel point ce que l'on croit posséder nous échappe facilement, à quel point cette vie n'est qu'affaire de hasard malgré des siècles de civilisation, j'aimerais simplement dénombrer quelques-uns de ces objets que dans la vie nous perdons, à commencer, puisqu'elle reste pour moi la plus mystérieuse des pertes – quel chat mordillerait, quel rat grignoterait trois nécessaires à reliure bleu pâle ? Ensuite il y eut les cages à oiseaux, les cerceaux, les patins à glace, le seau à charbon Queen Anne, le jeu de Bagatelle, l'orgue à manivelle – tous envolés, comme les bijoux, d'ailleurs. Opales et émeraudes – enfouies parmi les navets. Que de fouilles et d'excavations, vraiment ! Le vrai mystère est que j'aie des habits sur le dos, que je sois présentement assise entourée de vrais meubles. Ma foi, s'il est une chose à laquelle on peut comparer la vie, c'est la traversée

d'un tunnel à toute allure... dont on sort les che-  
veux en broussailles, atterrissant aux pieds de  
Dieu dans toute notre nudité ! dévalant cul par-  
dessus tête les champs d'asphodèles comme un  
de ces petits paquets expédiés par pneumatique !  
Crinière au vent tel un cheval de course. Voilà  
qui semble exprimer le rythme effréné de la vie,  
l'éternel retour des dommages et réparations ;  
cette petite routine, ce grand chaos.

Mais après la vie. Le lent affaissement de  
tiges vertes et grasses au point que le calice et  
sa corolle, à mesure qu'ils s'inclinent, déversent  
une lumière rouge et violette. Pourquoi, après  
tout, ne naîtrait-on pas là-bas comme on naît  
ici ; sans défense, sans parole, incapable de fixer  
son regard, s'agrippant aux racines des herba-  
ges, aux orteils des géants. Quant à différencier  
les arbres des hommes et des femmes, à s'inter-  
roger sur leur existence, ce gisant-là n'y songera  
guère avant la cinquantaine. Il ne connaîtra que  
des pans de lumière et d'ombre au croisement  
des tiges grasses et, plus haut peut-être, des  
nuages en rosaces d'une couleur indéterminée,  
gris-mauve ou bleutée... nuages qui, au fil du  
temps, deviendront plus nets, deviendront...  
je ne saurais dire...

Et pourtant le point sur le mur n'est aucu-  
nement concave. Il se pourrait même qu'il soit

causé par quelque substance noire convexe, quelque chose comme une petite feuille, le reste d'une rose, un reliquat de l'été, et comme je ne suis pas une fée du logis... voyez la couche de poussière sur la cheminée, par exemple, la poussière qui, comme ils disent, ensevelit Ilion sous trois fois ses décombres, de simples fragments de pots qui refusaient catégoriquement de disparaître, semble-t-il.

L'arbre voisin toque discrètement à la fenêtre... Or je veux réfléchir dans le silence, posément, spacieusement, sans être interrompue, sans avoir à quitter mon fauteuil ; glisser librement d'une chose à l'autre sans me sentir empêchée, entravée. Je veux plonger toujours plus loin, loin de la surface, des faits durs et distincts. Pour ne pas perdre pied, je m'empare de la première idée venue... Shakespeare. ... Soit, il fera l'affaire. Un homme qui s'asseyait bien au fond de son fauteuil et contemplait le feu, alors – un déluge d'idées lui parvenait toujours de quelque hauteur céleste. Il se penchait, le front dans la main, et ceux qui l'apercevaient par la porte – car la scène est supposée se dérouler un soir d'été... Mais que c'est rasoir, cette biographie romançée ! Cela ne m'intéresse pas du tout. J'aimerais trouver le bon fil, un fil qui serait indirectement flatteur, car ce sont les pensées les plus agréables,

très fréquentes même dans l'esprit des plus humbles et des plus discrets, qui croient sincèrement détester qu'on les encense. Ces pensées ne font pas directement leur éloge, c'est là leur beauté ; ce sont des pensées comme celles-ci :

« Alors je suis entrée dans la pièce. Ils parlaient botanique. J'ai raconté que j'avais vu une fleur pousser sur un tas de poussière en passant par Kingsway, sur les lieux d'une vieille maison. La graine, dis-je, devait dater du règne de Charles I<sup>er</sup>. Quel genre de graine semait-on sous le règne de Charles I<sup>er</sup> ? » demandai-je... (mais je ne sais plus la réponse). De grandes fleurs à pompons violets, peut-être. Et ainsi de suite. Sans relâche en mon esprit j'habille ma propre silhouette, amoureusement, furtivement ; je ne l'adore pas ouvertement, car si je m'y risquais, je me prendrais sur le fait et je tendrais immédiatement la main pour m'emparer d'un livre salutaire. En effet, il est curieux de voir combien l'on protège instinctivement sa propre image de l'idolâtrie ou de toute opération qui pourrait la tourner en ridicule, ou la tordre au point qu'elle ne soit plus crédible. Mais après tout, est-ce donc si curieux ? C'est une question de la plus haute importance. Imaginons que le miroir se brise : l'image disparaît, contre le vert des forêts profondes où se dressait



la figure romantique, il ne reste plus que cette enveloppe de chair soumise au regard des autres – comme le monde devient irrespirable, superficiel, aride et saillant ! Un monde invivable. Assis face à face dans l’omnibus ou le métropolitain nous regardons dans le miroir ; cela explique ce qu’il y a de vague et vitreux dans nos yeux. Et les romanciers finiront par réaliser l’importance de ces reflets, car de toute évidence il existe plus d’un reflet, il en existe presque une infinité ; voilà quelles profondeurs ils sonderont, quels spectres ils poursuivront, s’embarrassant toujours moins de décrire la réalité, qu’ils supposent connue, comme la supposaient les Grecs et peut-être Shakespeare – mais ces généralités n’ont aucun intérêt. Le bruit militaire de ce mot suffit amplement. Il rappelle les gros titres, les cabinets ministériels... tout un ensemble de choses qu’en effet dans l’enfance on prenait pour la chose elle-même, la chose type, la chose vraie, dont on ne pouvait s’éloigner qu’au risque d’une innommable damnation. Les généralités rappellent étrangement les dimanches à Londres, la promenade du dimanche, le repas du dimanche, et cette façon de parler des morts, des vêtements, des habitudes – comme l’habitude voulant que tout le monde reste assis dans la même pièce jusqu’à une certaine heure, alors que personne

n'y prend aucun plaisir. Il y avait une règle pour chaque chose. À cette époque, pour les dessus de table, la règle voulait qu'ils fussent taillés dans une toile damassée jaune, comme on en voit sur les photographies des couloirs des palais royaux. Les dessus de table d'un autre type n'étaient pas de vrais dessus de table. Quel choc, et pourtant quelle joie de découvrir que ces vraies choses – le repas du dimanche, la promenade du dimanche, les maisons de campagne et les dessus de table – n'étaient pas entièrement réelles, qu'elles étaient en fait à moitié spectrales, et que la damnation redoutée par le mécréant n'était qu'un sentiment de liberté coupable. Par quoi ont-elles été remplacées, ces vraies choses, ces choses types ? C'est la question que je me pose. Par les hommes, peut-être, si vous êtes une femme : par le point de vue masculin qui gouverne nos vies, qui dicte les règles, qui fait appliquer le Whitaker et sa Table de Préséance<sup>1</sup>, qui n'est plus, j'imagine, depuis la guerre, que la moitié d'un spectre pour bien des hommes et des femmes, et qui bientôt, on peut l'espérer, trébuchera sous les rires jusqu'à finir aux ordures avec les buffets en

---

1. Virginia Woolf fait allusion à l'ordre hiérarchique présenté dans le *Whitaker's Almanack*, livre populaire à caractère informatif et pratique, publié annuellement.

acajou et les reproductions de Landseer, les dieux et les diables, l'enfer et toutes ces choses, nous abandonnant tous et toutes à l'ivresse d'un sentiment de liberté coupable – à supposer que la liberté existe...

Sous certains angles ce point sur le mur semble même en saillir. Et il n'est pas complètement circulaire. Je ne peux en être certaine, mais je crois vraiment voir une ombre suggérant qu'en passant le doigt sur ce pan du mur, à cet endroit je sentirais les flancs d'une petite butte, le doux arrondi d'un tumulus comme ceux des South Downs qui servaient, dit-on, de sépultures ou de camps. Je préfère y voir des sépultures, désireuse que je suis de mélancolie, comme la plupart des Anglais, et trouvant tout naturel qu'à la fin d'une promenade, on songe aux ossements reposant sous nos pieds... Il doit y avoir un livre à ce sujet. Un archéologue les a sûrement déterrés puis identifiés... Je me demande quel genre d'hommes sont les archéologues ? Pour la plupart des colonels à la retraite, je suppose, faisant monter leurs équipes de vieux laboureurs jusqu'ici, examinant des mottes de terre pierreuses et entretenant des correspondances avec les prêtres voisins, qui tirent une certaine fierté de ces missives ouvertes au petit déjeuner ; quant à la comparaison des pointes de

flèche, elle nécessite de gagner les petites villes par les petits chemins, nécessité qui leur est agréable, à eux comme à leurs vénérables épouses qui souhaitent faire de la confiture ou dégraisser le bureau, et qui ont toutes les raisons d'entretenir la grande controverse de la tombe ou du camp tandis que le Colonel, lui, se sent agréablement philosophe, prenant soin d'amasser des preuves pour chacune des deux hypothèses. Il est vrai qu'il penche en fin de compte pour celle du camp ; querellé, il rédige un article qu'il s'apprête à lire lors de la prochaine réunion trimestrielle de la société locale quand il se retrouve terrassé par une crise d'apoplexie, et ses dernières pensées conscientes ne vont ni à son épouse ni à son enfant, mais au camp et à cette pointe de flèche trouvée là-bas, pointe qui se trouve à présent dans la vitrine du musée local, entre le pied d'une meurtrière chinoise, une poignée de clous de l'époque élisabéthaine, un tas de pipes en terre Tudor, un éclat de céramique romaine, et le verre à vin dans lequel buvait Nelson – prouvant je ne sais guère quoi.

Non, non, on ne peut rien prouver, on ne peut rien savoir. Et si je me levais là, tout de suite, pour affirmer que le point sur le mur est en réalité... disons... la tête d'un énorme clou datant d'il y a deux siècles et qui, maintenant que de

nombreuses domestiques en ont patiemment usé la peinture, pointe aujourd'hui la tête et découvre le monde moderne sous l'aspect d'une pièce blanche éclairée par un feu, qu'aurais-je à gagner ? Un savoir ? Matière à spéculer davantage ? Je peux réfléchir assise au calme ou debout. Et qu'est-ce que le savoir ? Que sont nos savants, sinon les descendants des sorcières et des ermites qui, tapis dans les grottes ou les bois, préparaient des philtres, interrogeaient les musaraignes et transcrivaient le langage des étoiles ? Et l'estime que nous avons pour eux décline à mesure que nos superstitions se perdent et qu'augmente notre respect pour l'équilibre et la beauté d'un esprit sain... Oui, nous pourrions imaginer un monde fort plaisant. Un monde calme et spacieux, dont les fleurs seraient d'un rouge et d'un bleu si profonds dans les champs déclôturés. Un monde sans professeurs ni spécialistes ni ménagères au profil policier, un monde que nous pourrions fendre par la pensée comme un poisson fend l'eau de son aileron, effleurant les tiges des lotus, s'attardant au-dessus d'un nid d'oursins blancs... Comme on est au calme ici, prenant racine au centre du monde et contemplant les eaux grises, leur soudain ensoleillement, et ce qu'elles reflètent – si seulement le Whitaker et sa Table de Préséance pouvaient disparaître !

Je devrais vite aller voir ce dont il s'agit, ce qu'il est vraiment, ce point sur le mur – un clou, une petite feuille, une fissure dans le bois ?

C'est que la Nature me refait le coup de l'instinct de survie. Cette pensée, elle le pressent, pourrait suivre son fil en pure perte, et même se heurter au réel : qui oserait pointer du doigt le Whitaker et sa Table de Préséance ? L'archevêque de York vient après le lord chancelier, le lord chancelier vient après l'archevêque de Canterbury. Tout le monde vient après quelqu'un d'autre, telle est la philosophie de Whitaker ; ce qui compte est de savoir qui vient après qui. Whitaker sait. Alors, conseille la Nature, que cela vous console au lieu de vous exaspérer ; et si vous êtes inconsolable, si vous devez saccager cette heure de paix, pensez au point sur le mur.

Je vois clair dans son jeu : provoquer le passage à l'acte afin d'interrompre toute pensée risquant d'exciter ou d'accabler. D'où, j'imagine, le léger mépris que nous éprouvons pour les hommes d'action – des hommes qui, selon nous, ne pensent pas. Il n'y a cependant pas de mal à faire taire des pensées déplaisantes en contemplant quelque chose au mur.

En effet, maintenant que j'ai les yeux rivés sur le point, j'ai le sentiment d'avoir trouvé une planche en pleine mer : j'éprouve un sentiment

de réalité satisfaisant, qui plonge immédiatement les deux archevêques et le lord dans l'ombre des ombres. Enfin quelque chose de précis, quelque chose de réel. Ainsi, s'éveillant d'un rêve horri-  
fique en plein minuit, on s'empresse d'allumer sa lampe et l'on reste allongé dans le calme, vénérant la commode en bois massif, vénérant ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de réel, vénérant ce monde impersonnel qui prouve une existence extérieure à la nôtre. C'est de cela que l'on veut s'assurer... Le bois est une chose agréable à la pensée. Il provient d'un arbre, et les arbres poussent, mais nous ne savons pas comment les arbres poussent. Pendant de longues années ils poussent à n'en plus finir, sans nous prêter la moindre attention, dans les prés, dans les forêts, le long des rivières – autant de choses auxquelles on aime penser. Sous leurs frondaisons les vaches balaient de leur queue la chaleur d'une après-midi. Ils peignent les rivières d'un vert si profond qu'à voir une poule d'eau plonger, on s'attendrait à ce qu'elle ressurgisse entièrement verte elle aussi. J'aime penser aux poissons en équilibre à contre-courant comme autant d'oriflammes en plein vent, ainsi qu'aux scarabées d'eau qui lentement bâtissent leurs dômes de vase au creux de ce lit. J'aime penser à l'arbre lui-même : d'abord une matière au plus près du sec, ensuite le grondement de

l'orage, puis le lent, le délicieux suintement de la sève. J'aime aussi penser à l'arbre debout dans les champs vides par les nuits d'hiver, toutes feuilles recroquevillées, n'exposant rien de fragile à l'acier trempé de la lune, un mâât nu sur une terre qui tourne et tombe dans la nuit. En juin le chant des oiseaux doit être étrange et tonitruant, et comme elles doivent lui sembler froides, les pattes des insectes qui gravissent laborieusement les plis de son écorce, ou qui prennent le soleil posés sur la voile vert de ses feuilles, fixant l'horizon de leurs yeux rouges, taillés en diamant... Une à une les fibres crissent et cassent sous l'immense et froide pression de la terre, alors vient le dernier orage et dans leur chute, les branches les plus hautes retournent aux profondeurs de la terre. Même ainsi, la vie reprend ses droits : un arbre a plus d'un million de vies patientes et prudentes à vivre tout autour du monde, dans des chambres à coucher, sur des navires, dans les rues, sur les murs d'une pièce où l'on se retrouve après le thé pour fumer. Il regorge de pensées calmes, de pensées heureuses, cet arbre. J'aimerais les prendre une à une – mais quelque chose fait obstacle... Où en étais-je ? Qu'avais-je en tête ? Un arbre ? Une rivière ? Les Downs ? Le *Whitaker's Almanack* ? Les champs d'asphodèles ? J'ai complètement perdu le fil. Tout se met à bouger, tomber,



glisser, disparaître... La matière tout entière se soulève. Penché sur moi, quelqu'un me dit :

– Je sors acheter le journal.

– Ah oui ?

– Même si c'est en pure perte... Jamais rien de nouveau. Satanée guerre, maudite soit-elle ! ... Quand bien même, je ne vois pas pourquoi notre mur devrait avoir l'air d'un chou.

Naturellement, le point sur le mur ! C'était un escargot.